

## LE BONHEUR EST DANS LE « FAIRE »

**André Comte-Sponville :**

**"Le bonheur n'est ni dans l'avoir ni dans l'être, il est dans le faire"**

Quel sens Horace donna-t-il à son vers « Carpe diem » ?

Profiter de l'instant sans souci des conséquences, ou ne rien faire – au risque de confondre veulerie et repos ?

Est-il question d'occulter la condition humaine ou d'habiter notre existence le plus heureusement possible ?

Pour André Comte-Sponville, le mieux est surtout de « cueillir l'éternité ».

**Carpe diem. Si la formule d'Horace renvoie aujourd'hui à une forme d'hédonisme, à l'idée qu'il faut « profiter » de la vie, que signifiait-elle à l'époque d'Horace ?**

André Comte-Sponville : Elle avait la même signification que celle d'aujourd'hui, que chacun comprend : « cueillir le jour », autrement dit savoir profiter du moment présent sans trop se préoccuper de l'avenir. Hédonisme, oui, mais à courte vue ! Il y a là comme une sagesse minimale, aussi pertinente qu'insuffisante. Que le plaisir vaille mieux que la souffrance, cela va de soi. Et qu'il vaille mieux vivre au présent que s'enfermer dans la rumination du passé ou l'attente de l'avenir, j'en suis évidemment d'accord. Mais cela suffit-il ? L'étudiant qui prépare son examen, s'il devait se contenter de cueillir le jour, aurait-il encore le courage de travailler ? Et le prof qui prépare ses cours ou corrige ses copies ? Et le paysan qui retourne sa terre ? Et le maçon qui monte son mur ? Et l'ouvrier à la chaîne ? Et l'écrivain ou le philosophe, qui noircit son papier ? Car enfin on ne travaille guère, sauf exception, que pour l'avenir. Et le militant qui se bat pour la justice, la paix ou la liberté ? Et l'homme politique qui fait campagne ? S'il ne s'agissait que de cueillir le jour, c'est-à-dire d'aller au plaisir par le plus court chemin, il n'y aurait ni études, ni travail, ni politique. C'est en quoi le carpe diem est lié au loisir, au temps libre, à ce que les Latins appelaient en effet « l'otium », qu'ils opposaient aussi bien au travail manuel qu'à l'action politique. Autant dire que cela ne saurait valoir pour le tout de l'existence ! Que le plaisir vaille mieux que la souffrance, cela ne prouve pas que le repos soit toujours préférable à l'effort, ni l'inaction à l'action, ni la paresse au courage. Ne confondons pas l'hédonisme et la veulerie !

**Horace est-il épicurien ? Et qu'aurait pu dire Épicure de cette formule, au demeurant très belle ?**

Oui, Horace est épicurien, à sa façon approximative et douce-amère, comme des milliers de Romains de son temps : pas un épicurien dogmatique ou de stricte obédience, comme Lucrèce, mais plutôt (comme le sera Montaigne, grand lecteur d'Horace) une espèce de sympathisant, qui aime Épicure sans toujours se sentir tenu de penser la même chose que lui. Quant au poème en question (que je me suis amusé à traduire en alexandrins blancs dans mon Dictionnaire philosophique, à l'entrée « Carpe diem »), il est plus mélancolique que frivole : il s'agit de jouir tant qu'il en est encore temps, et d'autant plus que tout avenir – sauf la mort – est incertain. Épicure en eut été d'accord, sans en être dupe. Pourquoi ? Parce que beaucoup de nos plaisirs sont comme traversés d'angoisse ou d'insatisfaction : l'insatisfaction du cupide, qui en veut toujours plus, l'angoisse de l'avare, qui a peur de perdre, celle des amoureux, qui

voudraient ne faire qu'un et ne le peuvent... Lucrèce est autrement plus profond qu'Horace quand, à propos de la passion amoureuse et de la prétendue fusion du coït, il évoque « je ne sais quelle amertume qui jusque dans les fleurs prend l'amant à la gorge ». S'il ne s'agissait que de jouir, la vie serait facile. Mais on veut aussi aimer, être aimé, posséder, garder, et tout se complique ! Surtout, Épicure aurait rappelé à Horace que les plaisirs les plus hauts sont les plaisirs spirituels (la philosophie, l'amitié), qu'Épicure appelait « des biens immortels » – c'est qu'ils n'ont affaire qu'au vrai, qui ne meurt pas. Ce que j'ai résumé en une formule, qu'on ne trouve ni chez Horace ni chez Épicure mais qui me paraît plus proche de l'esprit de celui-ci que de celui-là : carpe aeternitatem – cueillir l'éternité ! Disons que c'est une lecture spinoziste d'Épicure, ou une lecture épicurienne de Spinoza, ou ma façon d'articuler les deux lectures que j'en fais.

"Nous sommes si peu de chose, et pour si peu de temps... on ne va pas passer notre vie à se répéter à quel point il est merveilleux d'exister ! Le bonheur n'est ni dans l'avoir ni dans l'être, il est dans le faire : le seul vrai bonheur, le seul bonheur en acte, c'est le bonheur d'agir" André Comte-Sponville

### **Cueillir le jour, est-ce ne rien faire ?**

Surtout pas ! D'ailleurs, ne rien faire, c'est impossible. Essayez ! Restez absolument immobile pendant quelques minutes : vous verrez que c'est très difficile et que, debout, c'est même impossible. Alors vous vous asseyez, de préférence le dos bien droit (faute de quoi vous aurez mal au dos au bout de quelques dizaines de minutes), en restant strictement immobile : vous êtes en train de « faire zazen », comme on dit au Japon, c'est-à-dire de la méditation assise, immobile, silencieuse et sans objet. C'est ce que j'appelle dans mon Dictionnaire philosophique (à l'entrée « Méditation ») « un repos en acte : ne rien faire, mais à fond » ! En acte, puisque c'est un effort (la méditation est le contraire d'un avachissement), mais aussi parce qu'on découvre très vite qu'on ne peut pas vivre sans rien faire : il faut bien respirer et, qu'on le veuille ou non, c'est déjà agir. Le seul humain qui ne fait rien, c'est le cadavre !

J'ajoute que ne rien faire, au sens ordinaire de l'expression, c'est vite très ennuyeux. Vous connaissez ce fragment fameux des Pensées de Pascal : « Ennui. Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaires, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme, l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir. »

Pascal y voit une condamnation de la condition humaine : si nous sommes incapables de rester sans rien faire, explique-t-il, c'est à cause du « malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près ». De mon côté, j'y vois plutôt une condamnation de l'oisiveté. « Nous sommes nés pour agir », écrit Montaigne, et c'est lui qui a raison. Pourquoi rester dans ta chambre sans rien faire ? Bien sûr que tu vas finir par déprimer ! Est-ce cela que tu cherches ? Est-ce cela que tu veux ? Va plutôt te promener, faire du sport ou de la politique, voir des amis, ou bien prends un livre ou un stylo, et mets-toi au travail ! Pascal n'y verrait que des « divertissements » servant uniquement à oublier l'essentiel : le peu que nous sommes, et la mort qui nous attend. Mais Montaigne, plus lucide et plus sage que Pascal, parle plutôt de « diversions », dans lesquelles il voit une

stratégie légitime, non pour oublier l'essentiel mais pour l'habiter le plus heureusement possible. D'où la phrase sublime des Essais, qui vaut tous les traités de sagesse : « Je veux qu'on agisse, et qu'on prolonge les offices de la vie tant qu'on peut, et que la mort me trouve plantant mes choux [c'est-à-dire en train d'agir], mais nonchalant d'elle et encore plus de mon jardin imparfait. »

Chacun sait que le bonheur n'est pas dans l'avoir. Mais il n'est pas non plus dans l'être, contrairement à ce que beaucoup répètent naïvement. Nous sommes si peu de chose, et pour si peu de temps... on ne va pas passer notre vie à se contempler le nombril ou l'âme, en se répétant à quel point il est merveilleux d'exister ! Le bonheur n'est ni dans l'avoir ni dans l'être, il est dans le faire : le seul vrai bonheur, le seul bonheur en acte, c'est le bonheur d'agir.

**Être dans l'instant, ce serait donc être dans l'action plutôt qu'à ne rien faire... Le fait de vouloir profiter de l'instant n'empêche-t-il pas justement d'y parvenir ?**

Eh oui ! Vivre dans l'instant, on ne peut pas ! Vivre au présent, oui. Le présent n'est pas un instant – il ne cesse de continuer –, ni même une durée (on ne peut pas déterminer combien de temps dure le présent puisque toute durée mesurée est faite de passé et d'avenir, séparés par le quasi-rien de l'instant présent), mais plutôt ce que j'appelle, calquant le latin de Spinoza, une « duration », soit l'acte même de durer, c'est-à-dire de persévérer dans l'existence, de changer, de continuer. Nul instant n'est une demeure pour l'homme, mais le présent seul, qui est l'unique temps réel.

J'ajoute que vivre au présent n'est pas un mot d'ordre, encore moins un idéal : c'est la simple vérité de vivre. Essayez un peu de vivre au passé ou dans l'avenir : vous m'en direz des nouvelles ! Vous pouvez revivre un souvenir, mais ça reste du présent, pas du passé. Vous pouvez projeter ou rêver un avenir – mais rêve et projet sont actuels ou ne sont pas ! Ne confondons pas le fait de vivre au présent (c'est-à-dire de vivre vraiment, au lieu « d'espérer vivre », comme disait Pascal) avec le « no futur » des punks ou des idiots. Pour faire cet entretien, nous avons dû le prévoir, fixer une date, nous en souvenir... Pas question de s'amputer du passé ou de l'avenir, c'est-à-dire de la mémoire ou de l'anticipation ! Vivre au présent, c'est vivre aussi le présent de la mémoire (le souvenir, spécialement ce qu'Épicure appelle la gratitude : le souvenir heureux de ce qui fut), le présent de l'anticipation (le projet, le programme, le fantasme, aussi l'espoir et la crainte, qui sont indissociables). Une fois qu'on a compris ça, on comprend très vite que mieux vaut se souvenir joyeusement de ce qui fut (gratitude) que tristement de ce qui ne fut pas (regret) ou de ce qui n'est plus (nostalgie). Et que mieux vaut désirer ce qui est (c'est-à-dire aimer) ou ce qui dépend de nous (c'est-à-dire projeter, préparer, vouloir) que ce qui n'est pas et ne dépend pas de nous (espoir et crainte). Je l'ai dit bien souvent : il ne s'agit pas de s'interdire d'espérer, mais simplement d'espérer un peu moins, donc de craindre un peu moins (car « il n'y a pas d'espoir sans crainte ni de crainte sans espoir », comme dit Spinoza), et surtout d'aimer et d'agir un peu plus ! Or on ne peut ni agir ni aimer dans l'instant (aimer, agir, cela prend du temps), mais on ne peut pas non plus aimer ou agir autrement qu'au présent !

**Que signifie la formule « l'art de ne rien faire » à vos yeux ? Elle renvoie à une rêverie ? Une espérance, une peur ?**

Une rêverie, oui : il y a longtemps que je rêve de ne plus écrire, d'être assez sage pour que vivre me suffise. Il m'arrive d'y parvenir à peu près, mais cela ne dure jamais très longtemps. L'angoisse ou la mélancolie reviennent vite, et plus encore le sentiment de la vanité de tout, tel que l'Écclésiaste l'a si merveilleusement exprimé. En apparence, cela donne raison à Pascal : je n'arrive pas à demeurer en repos dans ma chambre. Mais je crois plutôt que cela donne raison à Montaigne : cela prouve simplement que je ne suis pas un sage, que je n'agis pas assez, que je n'aime pas assez, ou bien que l'écriture soit sans doute l'action qui me convient le mieux ou le moins mal. Cela dit, il m'arrive aussi d'être heureux de me promener avec ma compagne, ou de rester avec elle « en repos dans une chambre », comme dit Pascal, et de trouver cela encore plus délicieux que l'écriture !

© [https://www.philomag.com/articles/andre-comte-sponville-le-bonheur-nest-ni-dans-lavoir-ni-dans-letre-il-est-dans-le-faire?check\\_logged\\_in=1](https://www.philomag.com/articles/andre-comte-sponville-le-bonheur-nest-ni-dans-lavoir-ni-dans-letre-il-est-dans-le-faire?check_logged_in=1)